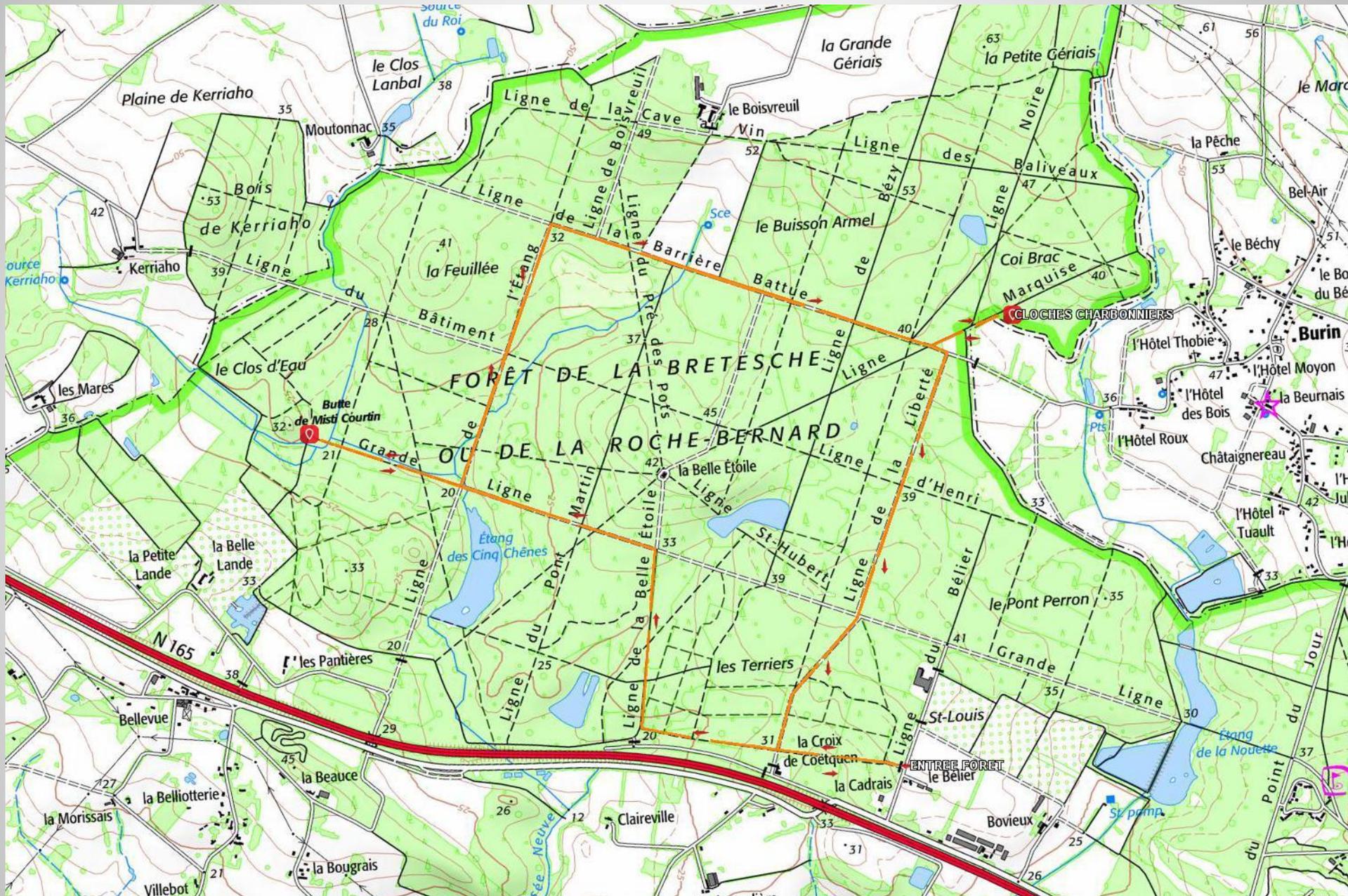


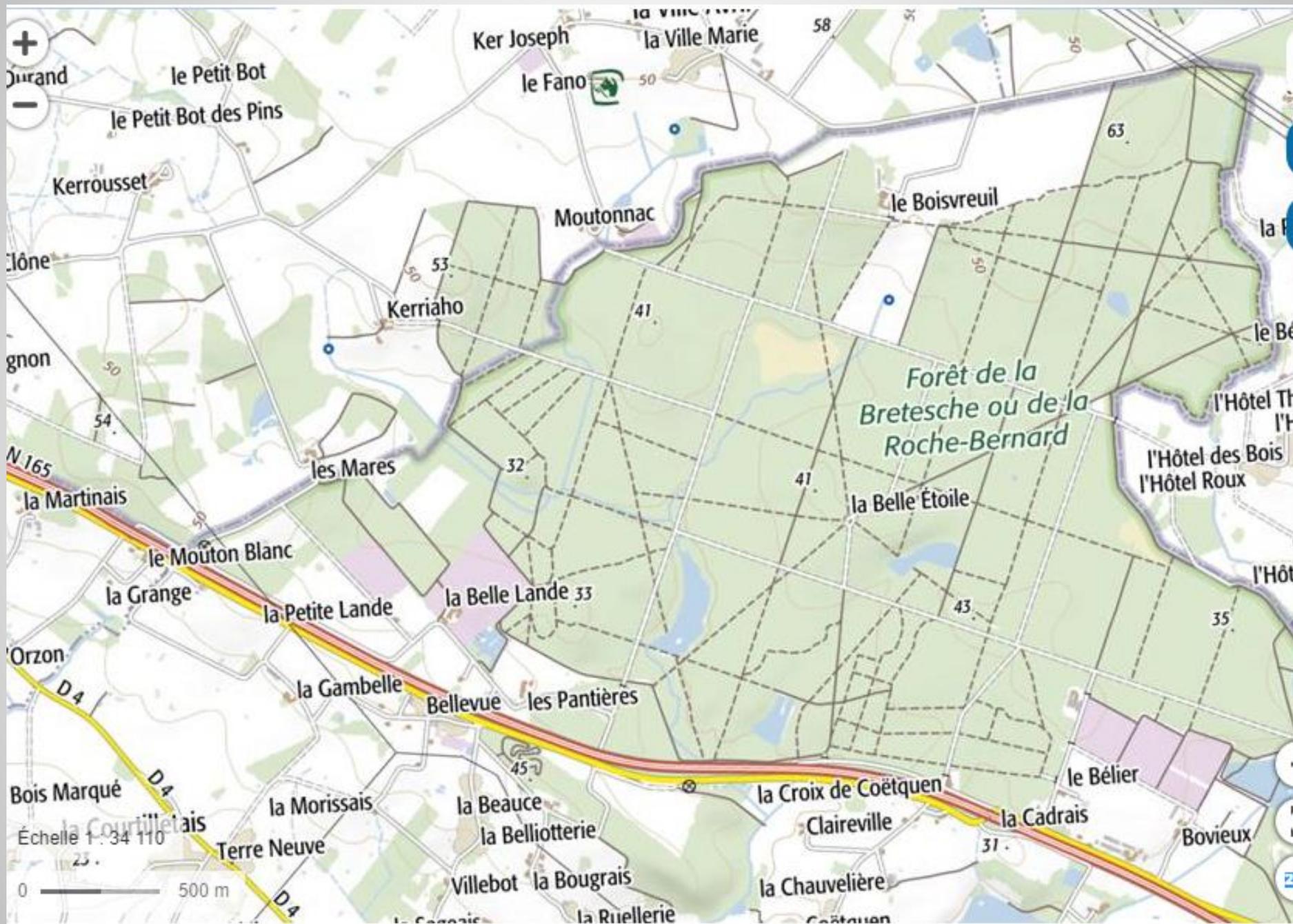
Association « Mémoire et Patrimoine Missillacais

Causerie du mardi 30 octobre 2018

«Histoires en forêt de la Bretesche ... au fil des temps»

bûcherons et charbonniers, chasses, refuge durant les guerres,
sites d'extractions minières (forges) et voie gallo-romaine,
Misticourtin, légendes et réalités...





X « Forges »
sites d'extraction
du minerai de fer



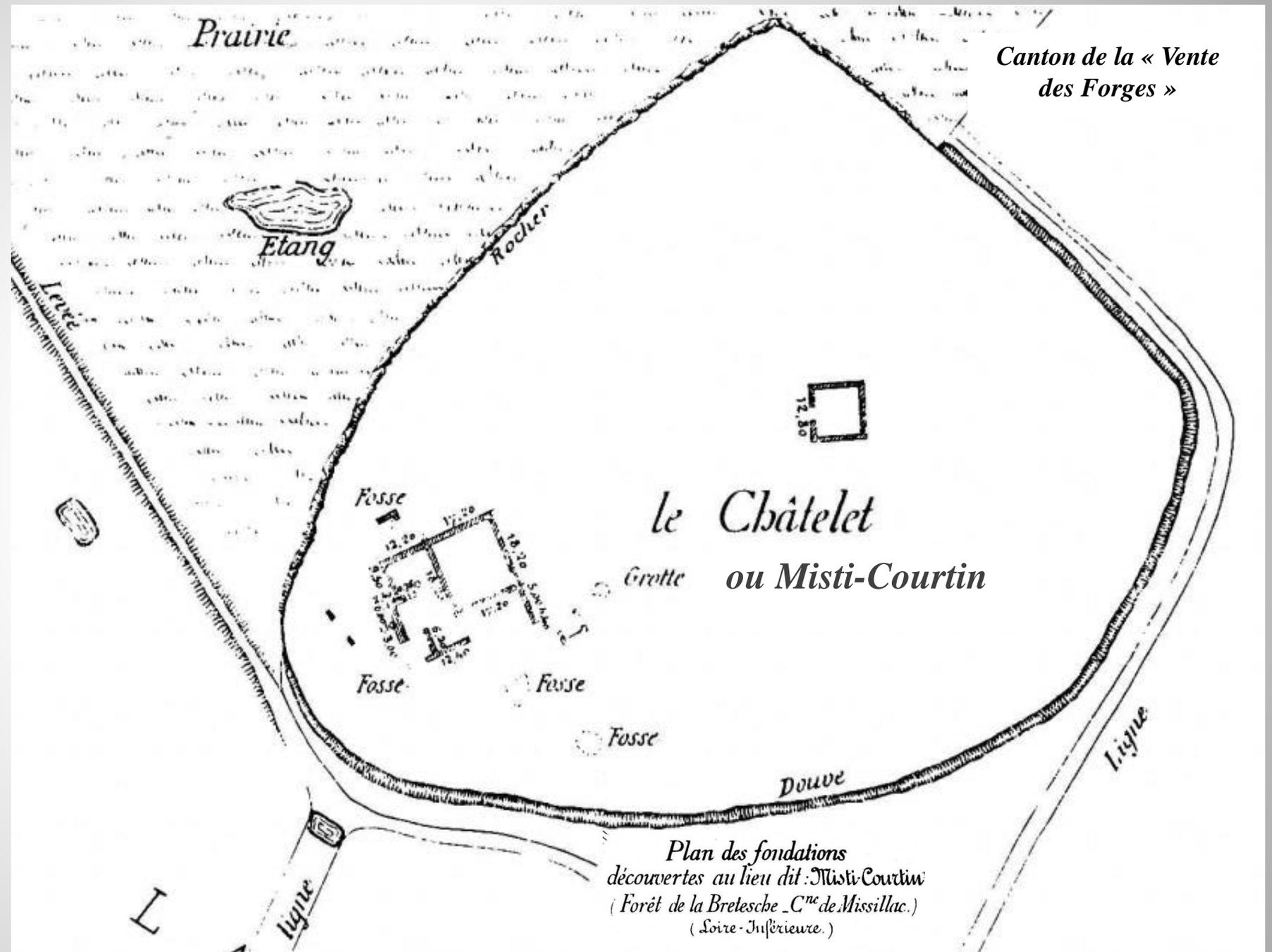
Échelle 1 : 17 055

0 500 m

« Misti-Courtin : l'invisible au coeur de la forêt »

Dans son roman « Jeanne TORLEC, Mœurs de la Bretagne », publié en 1836 et documenté de faits historiques, Monsieur La Fleuriais parle déjà de Misti-Courtin.

Jeanne TORLEC, jolie paysanne du Portal en Nivillac, se fait courtiser par le seigneur baron de la Grée. Jeanne, fiancée, refuse ses avances jusqu'au jour où Reinaud, le rusé intendant du baron, découvre le moyen de corrompre la jeune et vertueuse paysanne lors de la **Foire de Moutonnac**.



Le marquis Pierre-Auguste de Montaigu (1844-1927) fut un promoteur très actif de l'archéologie. La découverte au lieu-dit «**Misti Courtin**», vers 1860, d'un site fréquenté de l'Age du Fer au Moyen Âge le sensibilisa également à l'histoire locale.

Il constitua une collection archéologique qu'il présenta, avec les armes, dans la tour nord de l'entrée du château. Une vitrine spéciale était consacrée aux fouilles opérées dans la forêt de la Bretesche par MM. Léon Maître et Gustave Paille*.

On y trouvait des écailles d'huîtres, des ossements d'animaux, des fragments de poteries grossières, des clous, trois pointes de lances en fer, un anneau de bronze portant des rondelles d'incrustation, une tige en bronze creusée et guillochée de 10 cm de longueur (passe-lacet ?), un mors et un éperon de voyage du XIII siècle. Le maître d'hôtel faisait visiter la collection aux touristes de passage. Selon la pratique du marquis, les recettes des entrées furent versées jusqu'en 1939 à la maison de retraite Saint-Charles par son fils Hubert, puis à la commune pour ses oeuvres sociales, les activités sportives et éducatives.

La collection fut vendue en 1965 et une partie entrera au musée Dobrée à Nantes en 1993 (donation Dommée).

**Gustave Paillé, archéologue diligenté par M. de Montaigu pour constituer sa collection d'antiquités, fut son précepteur au château de la Bretesche dès ses trois ans*



Extrait de
« L'Ancienne Baronnie
de La Roche-Bernard »
(1893)

par Léon MAITRE
(1840-1926)
archiviste, archéologue

Ouvrage commandé
par le Marquis de
Montaigu pour assoir
l'histoire locale

Une seule enceinte fortifiée nous a paru digne d'intérêt. Nous pouvons d'autant mieux en parler avec détails, que M. le comte de Montaigu n'a pas hésité à y pratiquer des fouilles, dès qu'il a su qu'elle méritait quelque attention.

Il existe dans la forêt de la Bretesche, à quelques cents mètres de la voie romaine de Guérande à Rieux et du prieuré de *Moutonnac*, un retranchement en terre, tracé en forme de fer à cheval, d'une superficie de près de deux hectares. D'un côté, il était défendu par un vaste étang artificiel qu'on obtenait par une chaussée de cinq mètres de hauteur barrant la vallée, et sur trois autres côtés, par des douves de ceinture qui recevaient le trop-plein du bassin. Cet emplacement avait été choisi de préférence à tout autre, parce qu'il se compose d'un mamelon rocheux de granit, d'un relief assez accentué, qui, du côté de l'étang, présente une pente presque abrupte ; il a suffi de relever les terres tout autour pour en faire un lieu sûr. Les premiers hommes y avaient creusé une caverne qui était, dit-on, assez grande pour loger une famille, avant qu'elle ait été entamée par les carriers et qui a encore aujourd'hui toute l'apparence des cavernes primitives. On y accède par un escalier taillé dans le roc.

Les fouilles, pratiquées à quatre mètres de profondeur, ont mis à nu une construction carrée en pierres sèches dont la base est au même niveau que la caverne, et qui semble avoir été faite postérieurement pour la compléter et l'agrandir.

Au sommet de la butte, au dessus du plafond de la caverne, les ouvriers ont découvert les fondations de deux constructions rectangulaires, maçonnées grossièrement avec de la terre et des matériaux disparates. On remarque des moellons de granit taillés et moulurés, qui font contraste avec la simplicité de ceux qui les entourent. Des tranchées extérieures sont sortis des amas de grosses ardoises de toiture, longues de 0,30, 0,40 et 0,50^c, épaisses de 2 et 3 centimètres. Les ouvriers désespéraient de rencontrer aucun objet mobilier, quand le hasard les conduisit sur

1. Chanoine Mahé, *Antiquités du Morbihan*.

des parties de terrain meuble qui avaient été remuées, et qui, une fois vidées, offrirent plusieurs fosses d'un mètre et d'un mètre 50^c de profondeur, à peu près carrées. Ils en retirèrent des écailles d'huîtres, des ossements d'animaux, des défenses de sanglier, des dents molaires énormes, beaucoup de morceaux de poterie grossière, quelques petits fers de chevaux, des clous, trois pointes de lances en fer et une brique sans rebords. Les objets, les mieux caractérisés et les plus faciles à dater, sont des débris de vase en verre irisé, un anneau de bronze de la grandeur d'une broche portant des rondelles d'incrustation, une tige en bronze creuse et guillochée, de 0,10^c de longueur, semblable à un passe-lacet et quelques petites lamelles, aussi de bronze, pareilles aux écailles d'une cuirasse ¹. A côté de ces objets romains et carolingiens, se trouvaient un mors et un éperon de voyage du XIII^e siècle. Nous avons donc, accumulés sur le même point, des vestiges de l'Age de pierre, de l'époque romaine et du Moyen Age.

N'est-ce pas là un exemple frappant de la persistance des générations à occuper les mêmes positions et de l'instinct bien naturel qui pousse les derniers venus vers le séjour des premiers occupants ?

Selon Marcel Grayo, il s'agirait de la période du 6^{ème} au 9^{ème} siècle sans doute. détruit par les Normands entre le 9^{ème} et le 10^{ème} siècle.

Les monnaies qui sont sorties des mêmes fosses ne sont pas très reconnaissables : elles sont en cuivre ou en bronze et ressemblent plus aux deniers tournois qu'aux pièces romaines, sauf une sur laquelle on distingue la tête radiée de Tétricus. La chose qui a causé la plus grande surprise, c'est la rencontre d'un chapiteau en granit de petite dimension dont l'ornementation, composée d'entrelacs et de traits grossiers, rappelle les enluminures de nos manuscrits mérovingiens et carolingiens. De quel édifice provient-il ? Je serais tenté de croire qu'il faisait partie d'un monument religieux, d'une chapelle destinée à la colonie d'ouvriers établie dans la fortification en question. Il y a d'autres exemples de chapelles chrétiennes fondées au milieu d'ateliers gallo-romains. Je citerai Sainte-Barbe de Cambon ; N.-D. de Planté, en Quilly ; Saint-Barthélemy, en Saint-Julien-de-Concelles. Dans tous les cas, il n'est pas possible que ce chapiteau ne soit pas antérieur aux fondations qui restent debout ; il atteste qu'après la fin de la période gallo-romaine, une autre civilisation est venue s'implanter là, celle du Moyen Age, et qu'elle y a fleuri au moins jusqu'au XIII^e siècle, comme le prouvent les ardoises, les poteries vernissées et les instruments de fer.

1. Des agrafes de bronze ont été trouvées dans les haldes des minières d'Angrie. (Davy, *Notice géol. sur l'arrond. de Segré*, p. 79.)

Ce serait en vain qu'on chercherait des lumières dans les titres féodaux sur cette curieuse fortification : l'agglomération humaine qui l'habitait n'a pas laissé de traces dans les archives ; elle a disparu sans bruit, laissant derrière elle des pans de murs en ruine dont les pierres ont été emportées peu à peu par les générations successives jusqu'au niveau du sol, à tel point que rien ne révélait son passage, quand M. le comte de Montaigu eut l'heureuse inspiration de pratiquer des tranchées dans ses taillis.

La tradition est-elle mieux informée ? Pas davantage. Les habitants du pays regardent le retranchement de la Bretesche comme un de ces lieux mal famés, où les esprits infernaux aiment à se donner rendez-vous, et où les âmes tourmentées dans l'autre monde viennent apparaître aux vivants. Ils lui donnent le nom de *Mysti-Courtin*, et ceux qui se piquent de science répètent que ce serait là, peut-être, le premier emplacement du château de la Bretesche. Cette conjecture n'est guère vraisemblable : dans tous les cas, elle ne nous explique pas par quel concours de circonstances nous trouvons tant d'objets de provenances si diverses, d'époques si éloignées, dans l'enceinte de *Mysti-Courtin* ¹.

La prairie voisine se nomme la prairie du *Chatelet*, ce qui prouve qu'on a pensé aussi à un camp.

D'autres ont prétendu que *Mysti-Courtin* aurait été le rendez-vous de chasse des barons de la Roche. Ogée, dans son dictionnaire, s'est fait l'écho de cette légende. Il est possible que le seigneur de la forêt, les jours de chasse, soit venu s'abriter près des ateliers des forgerons ; à coup sûr, il ne devait pas y demeurer. Le jour où les seigneurs ont voulu se créer une résidence plus agréable que celle du petit castel de la Roche, ils ont choisi un meilleur emplacement. Toute installation comportait un moulin ; or il n'y en a pas trace à *Mysti-Courtin* : l'eau n'a été employée que pour augmenter les obstacles, pour les renforcer et suppléer au défaut d'accident de terrain.

Éclairé par mes recherches antérieures, je n'ai pas hésité, en voyant ce fort, à lui appliquer la qualification d'atelier, comme aux enceintes du pays de Blain. Il est situé dans un canton de la forêt nommé la *Vente des Forges*, nom qui lui vient d'un gros amas de mâchefer recouvert de buissons, et près duquel on a trouvé deux pics de fer sans trou, qu'on devait emmancher à la manière des haches celtiques¹.

1. Si on veut une étymologie latine, nous proposons *Mysterii curtis*.

2. Témoignage d'un vieux fermier du pays.

Ce n'est pas le seul indice du passage des forgerons. Il y avait en dehors du retranchement deux fosses, l'une maçonnée dont le fond était pavé, et l'autre bordée seulement de grosses pierres avec fond incertain, semblable à un mortier insondable, deux choses qui rappellent les lavoirs à minerai du pays de Blain et les ateliers lacustres avec pièces de bois. En outre, on voyait plusieurs petites fosses ordinaires qu'on avait eu soin de renfermer dans une enceinte à lignes rectangulaires qui s'appuyait sur la chaussée de l'étang, et qui sur un côté mesurait plus de cent soixante mètres de long. Les douves de cette seconde fortification ont plus de six mètres et recevaient aussi les eaux de l'étang.

Dans la coupe des *Cinq-Chênes*, qui est à cinq cents mètres de *Mysti-Courtin*, il existe encore un mamelon naturel, autour duquel on a tracé un fossé circulaire, et dont le sol est couvert de charbon et de scories sur une grande profondeur. Ne suis-je pas fondé à dire que la forêt de la Bretesche, comme toutes les forêts de la Bretagne, a été occupée par les forgerons, et que l'industrie du fer y a prospéré sans interruption depuis l'époque gauloise jusqu'aux temps de saint Louis ?

Selon Marcel Grayo, « ce monticule disparu dans les années 1950 quand le comte de Montaigu a fait creuser l'étang des Cinq Chênes qui a noyé l'ancien site.

On aperçoit quand même, au centre du lac, le sommet du mamelon ».

Il y a d'autres preuves de l'existence de l'industrie métallurgique sur le territoire de Missillac. Des amas de scories de fer ont été rencontrés par les bûcherons le long des ruisseaux qui arrosent la forêt : ce sont évidemment les rebuts des forges à bras. A la Chauvellerie, les pièces de terre de la *Vieille-Ville* sont pleines de décombres et d'ardoises mêlées à des scories de fer. Enfin, je citerai un village dont le nom a une désinence latine, *Bergon*, et qui dans les vieux titres s'appelle toujours *Bergon les Forges*.

La voie gallo-romaine entre Blain et Missillac passe en forêt de la Bretesche

Concernant la voie romaine qui reliait la station de Blain à Surzur et au pays de Rhuis ... plus d'un chercheur l'a vu au moulin de Perny, au Siège et **dans la forêt de la Bretesche, pendant les derniers défrichements. M. de MONTAIGU a été obligé de faire arracher les grosses pierres qui composaient la chaussée un peu au nord du château** ; il a donc pu se rendre compte par lui-même de la solidité et de l'antiquité de l'empierrement que personne auparavant ne soupçonnait en cet endroit.

Du parc de la Bretesche, la voie traversait la forêt sur une longueur de près de 4 km, et se dirigeait sur le Bois Marqué et le moulin du Fozo en Herbignac.

... Ainsi, le territoire de Missillac se trouvait coupé au nord et au sud par les chaussées de deux voies antiques qui permettaient aux populations d'entrer en relation avec les conquérants de la Gaule, et de livrer au commerce le combustible, le minerai et la chaux du pays ».

« L'ancienne Baronnie de la Roche-Bernard » - Léon MAITRE 1893

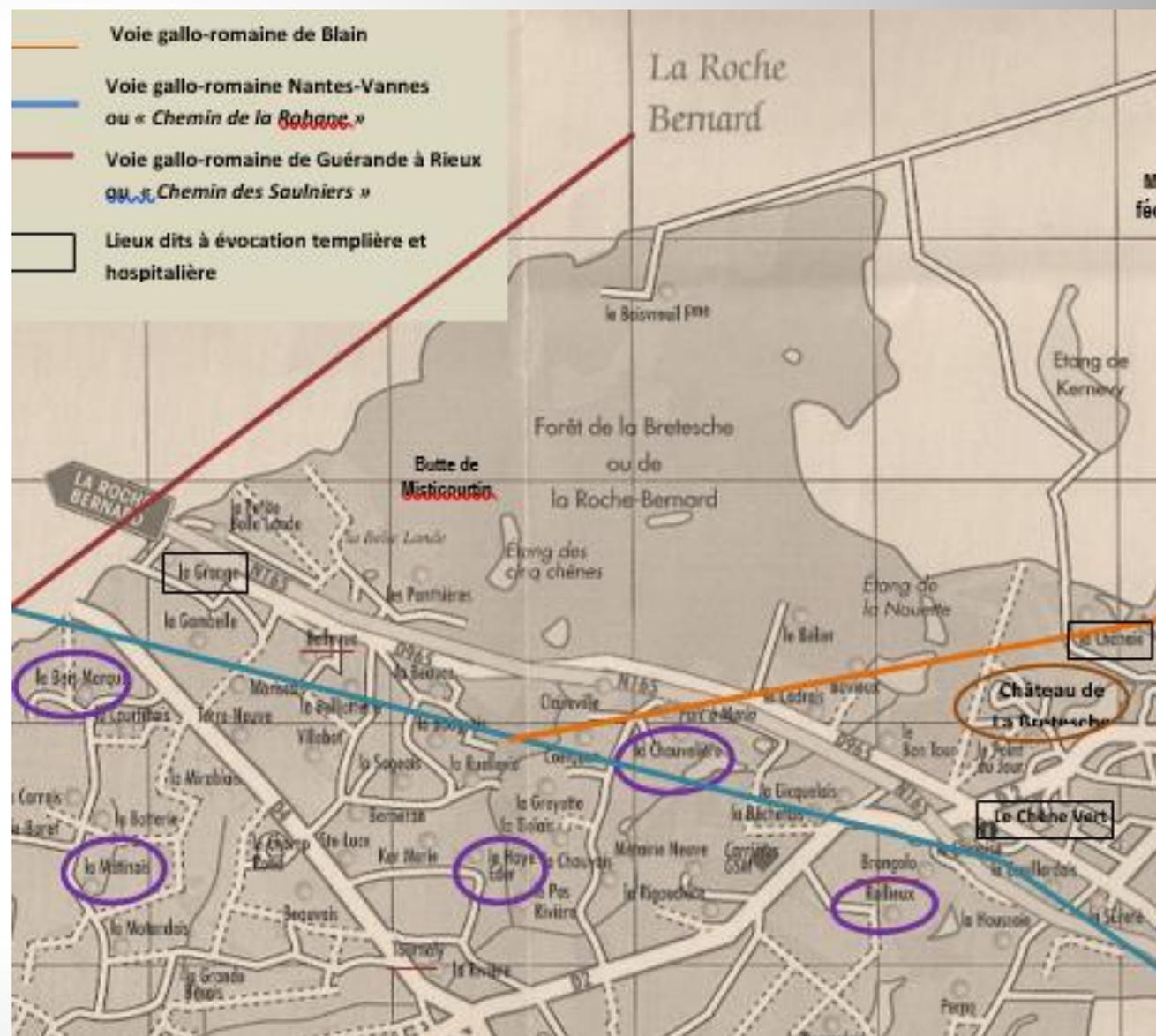
... les voies romaines étaient fréquemment **solidifiées au moyen de rebus de forge**. Ce mode d'empierrement n'était pas aussi défectueux qu'on se l'imagine. Il est admis que les scories sont d'autant plus chargées de matières ferrugineuses qu'elles sont plus vieilles, parce que l'outillage primitif ne permettait pas d'en extraire le métal complètement. **En puisant dans les dépôts de mâchefer des forges gauloises, les Romains étaient sûrs d'utiliser des matériaux résistants.** Ils l'ont fait, et leurs chaussées si célèbres sont elles-mêmes un nouveau témoignage de l'activité industrielle qui régnait en Gaule à leur arrivée.

« Les villes disparues de la Loire-Inférieure » - tome I – Léon MAITRE – 1886

1/ La voie venant de **BLAIN** ou « *Chemin de la Rohanne* », passait par les hauteurs de **Perny, La Haie de Ros (Croslan), Trégrain, le Siège, l'Hôtel Roho (Burin)**, la forêt de la Bretesche, la Chauvelière et venait, à la Ruellerie, rencontrer la voie de **NANTES à VANNES**.

2/ La voie de **NANTES à VANNES** passait par Pontchâteau, le nord du Bois de la Madeleine, **au nord de Rollieux, la Ruellerie** où elle rencontrait le **Chemin de la Rohanne**. Elle continuait sur le **Bois Marqué**, le moulin du Fozo en Herbignac, puis descendait vers la Vilaine et la traversait entre Arzal et Férel.

3/ La voie de **GUERANDE à RIEUX** ou « *Chemin des Saulniers* » (car les marchands de la Presqu'île Guérandaise l'empruntaient, avec leurs mules chargées de sel, pour se rendre au cœur de la Bretagne), passait par Pont d'Armes, la Maladrerie, Villeneuve le Sabot d'Or, **le Mouton Blanc, Moutonnac, St Jean, le Temple (St Dolay)** et Cran, où la Vilaine était passée à gué, et atteignait Rieux.



« Bucherons en forêt de la Bretesche »

Adage : « Quand la sève monte en forêt de la Bretesche, les orages ne tombent pas »



Bûcherons en forêt vers 1955 (photo André MOISDON)



Bûcherons en forêt de la Bretesche pendant la guerre 39/45.
Assis au 1^{er} plan, René JOUALLAND (photo André MOISDON)

Yvette LE DEM témoigne : mon grand-père a toujours travaillé comme bûcheron. Quand un enfant naissait, il demandait : « c'est t'y un bucheron ou une tournoise de galette ? » ce qui voulait dire : est-ce un garçon ou une fille ? J'ai vendu, au magasin jusqu'en 1960, beaucoup de soufre pour éclater les souches d'arbres une fois abattus.



Maurice Giboire et Paul Moisson, les oncles d'André Moisson, photographiés vers 1955 devant une cloche à charbon en forêt de la Bretesche
(Photo André MOISSON)

André Moisson, forestier, raconte :

« Les bûcherons ont travaillé à la Bretesche **jusqu'en 1956**, date de la vente de la forêt à la famille CHARIER, puis ont été embauchés chez mon père, André MOISSON. En 1954, mon frère Joseph MOISSON et moi, avons travaillé ensemble, séparément de l'entreprise du « Père MOISSON ». Quand il a cessé son activité, nous les « jeunes », avons repris les vieux bûcherons de la Bretesche, environ 10 personnes.

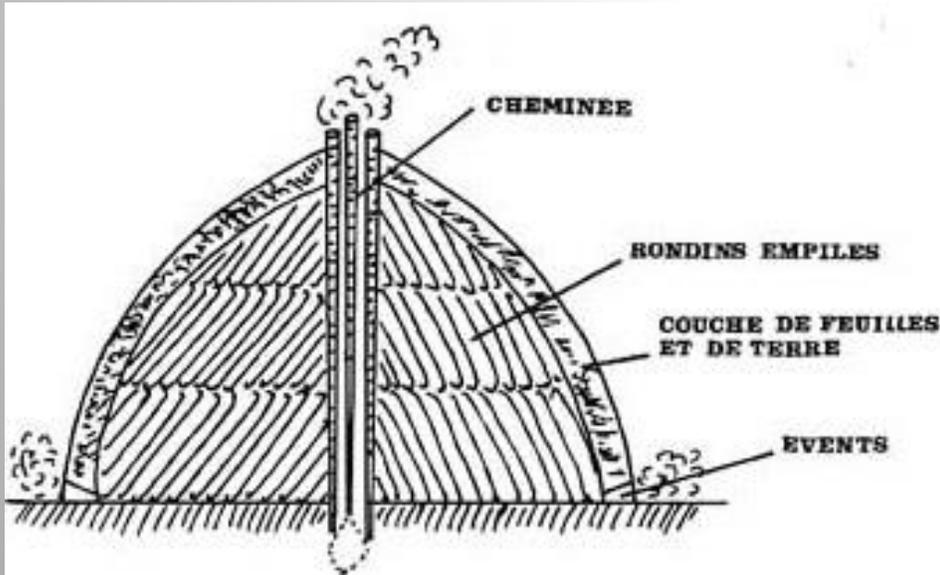
Les bûcherons mettaient les fagots 5 par 5 de façon à ce qu'ils se tassent et qu'ils perdent du poids pour mieux les soulever à la fourche ensuite. **Le charbon servait de filtre dans les citernes à eau, de combustible dans les fers à repasser, et de chauffage.** Robert GUIHARD a fait ça à Kerhiao. Les rouliers débardaient avec les chevaux ».

Paule RICORDEL, de la ferme du Boisvreuil se souvient : « en été, les bûcherons de la Bretesche travaillaient dans les fermes et participaient aux battages, ils restaient trois jours au Boisvreuil ».

Charbonniers en forêt de la Bretesche

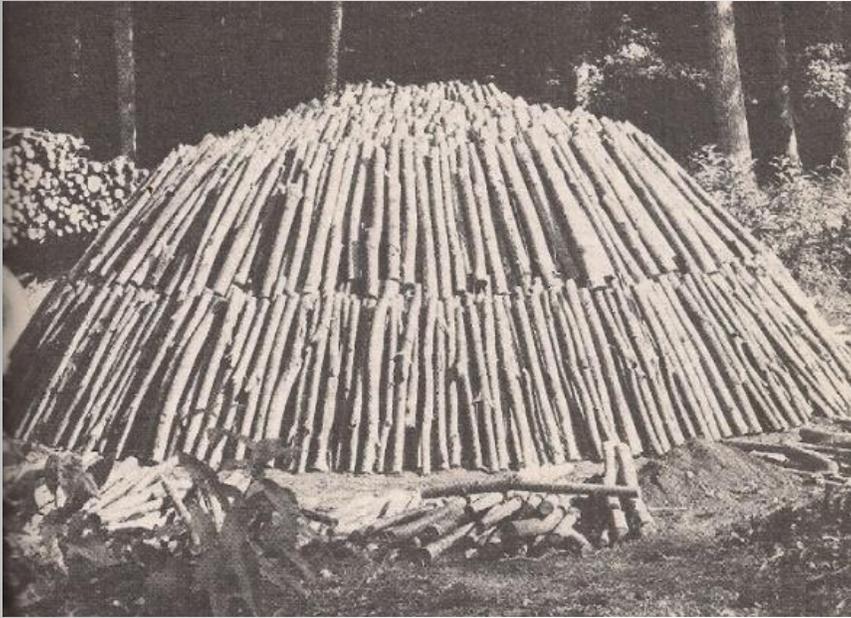


Jean « Le Naill' »
(le noir), de Burin,
charbonnier en
forêt de la
Bretesche
(Photo Paul Martin)



Les bûcherons coupaient le bois de novembre à avril puis le sortaient. Les fagots étaient mis dans une « barge », au bord des lignes, en les comptant. « On sortait tout ce qui était vendu d'avance avec charrette et cheval, le reste était sorti au bord les « lignes » avec « brouettes à cornes », tout comme les rondins et billettes (petits rondins). **Ces billettes servaient à faire du charbon dès le mois de septembre/octobre, une fois le bois séché ».**

Elles étaient rassemblées à l'endroit où on voulait faire la « fouée », dans une position verticale avec un vide de 10 cm de diamètre qui servait de cheminée par laquelle on mettait le feu. Lorsque le tas de billettes avait environ 3 mètres de diamètre, on ajoutait un autre étage de billettes par-dessus si bien que la fouée mesurait environ 1.50 m de haut en son milieu. On recouvrait ensuite de « plettes » c'est-à-dire qu'on pelait la terre ou il y avait du gazon, les racines, de l'herbe pour maintenir l'homogénéité de la couverture relativement étanche. On faisait quelques trous par ci par là et on mettait le feu en montant sur le tas par une échelle.



Une fois le feu bien démarré, on bouchait la cheminée... il fallait ensuite limiter le développement du feu et cuire « à l'étouffée » en bouchant ou perforant d'autres trous dans la couverture de « plettes » pour donner du tirage ou le diminuer.

Il fallait 8 jours pour « cuire » une fouée. Les charbonniers dormaient dans des petites loges en ayant l'œil sur la cuisson. On leur apportait à manger et à boire car manquer une cuisson aurait été une catastrophe !



Vers les années 1950, apparaîtront des couvercles métalliques en deux pièces qui supprimeront la corvée des « plettes » et feront gagner bien du temps. Il en reste 1 ou 2 en forêt de la Bretesche, près de Burin.



La forêt de la Bretesche durant la guerre 39/45

André Moisdon, forestier, raconte :

« Durant la guerre, le carburant manquait et la demande était grande. C'est à cette époque que mon père s'est installé bucheron et **a produit du charbon de bois** pour alimenter les véhicules fonctionnant au gazogène. **C'est grâce à ce métier qu'il a caché en forêt nombre de jeunes gens qui fuyait le STO**

Il y avait dit-on une **scierie mobile dans la forêt** près de l'Etoile qui travaillait pour l'organisation TODT (groupe de génie civil et militaire allemand portant le nom de son fondateur) qui a construit la Base Sous-Marine de Saint-Nazaire. »

Paule Malnoë, de la ferme du Boisvreuil raconte :

« cet après-midi là, vers 16 h, les avions anglais ont survolé la forêt de la Bretesche sur le secteur de l'Etoile, le « Pré des Pots ». Ma sœur et moi, âgés respectivement de 12 et 9 ans, y gardions les vaches. Saisies de peur en voyant les avions, nous avons abandonné le troupeau pour rentrer à la ferme. En chemin, j'ai perdu un de mes sabots. Arrivés à la ferme, le bombardement commençait, le pavillon de chasse était complètement rasé. Les deux familles réfugiées de Saint-Nazaire, Guihéneuf et Thébaut qui l'occupait, étaient heureusement absentes mais avait tout perdu pour la deuxième fois... seul leur chien fut tué... En rentrant, E. Guihéneuf avait dit à mon père : « viens avec moi, l'Etoile n'existe plus, j'ai vu les voliges passer au-dessus des arbres... » Mes parents ont recueilli les réfugiés de l'Etoile, ils devaient trouver un second refuge. Ils étaient venus de Saint-Nazaire, pour une famille, et de l'Immaculée pour l'autre, avec leurs bêtes. Maurice GRAYO, bucheron à la Bretesche, était allé éteindre le feu après les bombardements de l'Etoile.



La forêt de la Bretesche durant la guerre 39/45

Henri Gouraud, fils du dernier régisseur de la Bretesche raconte :

« Quand les Allemands ont senti qu'il était temps pour eux de partir ils ont brûlé leurs dépôts à la Bretesche. Un jour, mon père m'avait vu partir vers les dépôts et m'avait rattrapé parce qu'il savait qu'il y avait des munitions dedans. Mais l'autre raison était que sous les tas de pierres de forme trapézoïdale montés par les carriers de la Bretesche, la résistance avait caché des munitions : une équipe de résistants (dont un cousin faisait partie) était partie à la Roche Bernard à l'Hôtel Tual où les allemands mangeaient et avaient été chargé de leur faire prendre une bonne cuite. Pendant ce temps-là, ils ont volé le camion, rempli de munitions que les allemands devaient remonter vers la Normandie. Les Allemands brulaient tous leurs documents, leurs appareils photos, etc ...

Paul Martin, de la ferme de la Belle Lande raconte :

Pendant la guerre de 39-45, il y avait une scierie dans le Boperron, aux Ciseaux et à la Barrière Battue, dans la partie du « Jeune Bois », non loin de Burin. Elle était entraînée par une « loco » à vapeur (comme celle qui fonctionna pendant la guerre de 14-18). Elle était servie par des militaires et des territoriaux réquisitionnés, autrement dit, sous les ordres allemands.

Les planches débitées partaient ensuite en direction de St Nazaire ou la Côte Atlantique et servaient de coffrage au béton pour la construction de la base sous-marine, et des blockhaus...

Il y a eu aussi une scierie aux « Quatre Allées » à la queue de l'étang des Cinq Chênes en 44-45. Il fallait un point d'eau proche pour alimenter régulièrement la loco (par 2 hommes) avec une barrique qu'on remplissait à coups de seaux et qu'on transportait dans une charrette....

La chasse en forêt de la Bretesche



Histoire de loups, Paul Martin raconte :

D'après Augustine Robard, décédée en 1960 à l'âge de 80 ans, qui l'a raconté à ses neveux : les bœufs à la Bretesche dormaient « cul à cul », en rond, comme pour faire face à une attaque de loups, lorsqu'ils couchaient dehors. La grand-mère de Jean Corbard, originaire du "Petit bot des Pins" (petit bois) a vu des loups emporter ses moutons dans les landiers ; elle avait une centaine de brebis noires, plus les agneaux à la saison. Joseph Broussard se souvient du hurlement des loups en forêt, il habitait alors à l'Etoile

Restrictions alimentaires : La majorité de la meute créé en 1898 pour la chasse à courre, sera abattu en mai 1916, suite aux restrictions alimentaires et aux protestations des missillacais : « *il n'y a pas de pain pour nous, mais il en a bien pour les chiens de Montaigu* »... en effet, pour nourrir les 90 chiens à la « viande de pampine », des vaches de réforme étaient achetées spécialement, abattues, cuites dans des grandes marmites et ajoutées à du pain d'orge (pris à la boulangerie Hervio) et à des légumes du jardin.

Les Chasses à courre se sont terminées là et Hubert de MONTAIGU n'a jamais refait sa meute. Auguste, son frère créera après la guerre le « Rallye sous terre » d'abord pour la chasse aux nuisibles, blaireaux et renards et le « Rallye Bourron ». Les chiens étaient au chenil du Kernan et les 3 frères Gaudin y travaillaient.

La chasse en forêt de la Bretesche

Pierre Sébilot raconte :

La vielle des chasses à la Bretesche, le garde Chavaillon passait pour dire d'enlever les collets parce-que Monsieur le Comte faisait une battue ! Alors les gars de Burin lui donnait un boudin ou deux et lui payaient à boire et le lendemain ils remettaient les collets ! A certains endroits, il y avait jusqu'à 99 collets le long de la forêt et le lendemain il n'y en avait plus un ! La battue finie, ils étaient retendus mais les gens prenaient un sanglier pour le manger et ça n'a jamais perturbé les chasses.

Pierre Corbillé raconte :

Le Rallye sous terre s'est arrêté car le Comte est parti à la guerre mais il a repris après : il embauchait tous les gars du coin pour la chasse aux blaireaux. Parallèlement à ça, il faisait des battues aux lapins dans le parc de la Bretesche. Les rabatteurs qui venaient ce jour là n'étaient pas payés mais ils avaient une blouse blanche et un paquet de tabac, des feuilles à cigarettes et une boîte d'allumettes. Le matin les gars allaient rabattre les lapins dans les allées et l'après-midi, comme ils « avaient ce qu'il fallait », ils dormaient dans les fourrés !

